URBANISME ET PROSPECTIVE

par

Mehdi EL MANJRA

C'est un plaisir d'être ici parmi les urbanistes et architectes. Une initiative de ce genre est à mon avis à encourager parce que s'il y a un domaine où la réflexion est indispensable, c'est bien celui de l'urbanisme. Le terme lui-même de prospective associé à celui d'urbanisme pourrait être un pléonasme, car l'urbanisme en soi est une démarche prospective. Ecochard dans son livre sur Casablanca écrit qu'on dit communément que l'urbanisme est l'art de prévoir une ville pour 30 ou 50 ans. Il faisait cette réflexion-là presque pour s'excuser du fait que pour le plan de Casablanca ses estimations, en ce qui concernait la croissance démographique, étaient basées sur 15 ans au lieu de l'être sur une durée plus longue.

Voyons en quoi consiste ce que j'appelle une démarche prospective. Vous pourrez juger par vous-mêmes dans quelle mesure il y a un rapport étroit entre la prospective et l'urbanisme. La prospective en réalité a 3 dimensions. La première est quantitative, il s'agit d'évaluer des besoins, de les évaluer tout simplement par des projections, et c'est là que la prospective diffère de la planification, mais je reviendrai sur la distinction entre la prévision et la planification. La deuxième dimension est une dimension qualitative et là en matière d'urbanisme cela devient un élément essentiel quand on doit envisager comment la qualité de la vie va évoluer, c'est-à-dire le mode de vie ou ce qu'on appelle maintenant les styles de vie ou les styles de société et qui évidemment ne peuvent être conçus qu'au niveau de générations, c'est-à-dire d'un minimum de 30 ans quoique évidemment certains changements importants se réalisent au cours de ces 30 ans. La troisième dimension est ce qu'on peut appeler la

dimension globale dans la démarche prospective et c'est là où l'on a affaire au système de valeurs socio-culturel et à quelque chose d'aussi important que le système de valeurs mais qui dépend des systèmes de valeurs, à savoir le sens de vision, le sens d'imagination ; c'est le sens de création sans lequel on ne peut pas faire de prospective et sans lequel on ne peut pas faire d'urbanisme. D'autre part le mot prospect à l'origine veut dire une manière de regarder un objet, ce n'est pas le fait de le regarder mais c'est la manière dont on le regarde ; la prospective c'est un ensemble de recherches concernant l'évolution future de l'humanité et permettant de dégager des éléments de prévision. C'est-à-dire que les éléments de prévision n'interviennent qu'après qu'on ait essayé de concevoir ce que va être l'évolution de l'humanité ou d'une société ou d'une ville ou d'un village. Il ne s'agit ni de prophétie ni de divination ni de rêverie sur le devenir. La prospective permet d'étudier les diverses évolutions probables d'une situation donnée dans le temps et de cerner les conséquences de telle ou telle décision sur cette évolution. Mais cela est fait d'une manière qui n'est pas linéaire. Dans la planification cet effort de justification, de vérification et d'étude est fait d'une manière linéaire. On ne peut pas faire ceci, donc on ne peut pas faire cela et on projette tout d'une manière linéaire. En prospective on le fait en circuit sur un plan systémique, c'est-à-dire à travers l'analyse des systèmes, et on prend des interrelations entre un nombre de paramètres beaucoup plus grand qu'on ne le fait dans la planification qui est un exercice figé et largement dépassé. L'étude du futur suit alors toujours une démarche qui est, elle, ouverte, elle ne ferme pas, ça ne va pas vers quelque chose de fermé et où on pense en terme d'alternative et de choix. Ce point est capital, pour ce qu'on appelle la notion de société participatoire. Si vous voulez avoir une participation de la société et cela se pose en urbanisme, quand vous voulez avoir dans la prise de décision les utilisateurs eux-mêmes concernés, vous ne pouvez pas opérer avec des objectifs ou un système qui est fermé, parce qu'il faut laisser aux gens la possibilité de le corriger au fur et à mesure à la lumière de ce qui se passe et des prévisions. A ce moment-là les prévisions, ou la prospective, ne sont qu'une indication lointaine vers où on va. Mais rien ne vous empêche, beaucoup plus tard, de vous rendre compte que vous allez dans la mauvaise direction et de reconsidérer l'ensemble du système sans repartir à zéro, mais par une autorégulation et une autocorrection à l'ensemble d'un système déjà conçu à l'avance. Dans la planification ce n'est pas possible. Dans la planification vous dites : dans le plan quinquennal, nous voulons avoir tant de maisons construites au bout de 5 ans, nous voulons avoir ceci, nous voulons avoir celà, et rien ne vous fait changer d'avis quand bien même les événements vous prouvent

que c'est une erreur d'aller vers tel ou tel objectif, puisqu'on l'a déjà dit, puisque ça a des dimensions politiques, qu'il y a des prévisions, puisqu'il y a des gens qui vont en discuter dans un parlement, il faut rester collé à cet objectif et ne pas le reconsidérer. Et si à la rigueur on peut se permettre une erreur de ce genre sur cinq ans, en prospective où on opère à partir d'un minimum de 30 ans il n'est pas possible de le faire, et vous voyez en quoi cela affecte aussi énormément l'urbanisme.

Deux derniers points.

L'étude du futur est d'habitude globalisante, sa méthodologie est interdisciplinaire et c'est pour cela que je veux vous féliciter encore de votre initiative : je remarque en effet, en tant que marocain qui s'intéresse à l'histoire de son pays, que lorsque je veux connaître le développement de mon pays, il m'est impossible de faire une étude d'histoire sérieuse ou une étude économique sérieuse sans revenir au passé de l'urbanisme, sans savoir comment les villes ont évolué. Prenez par exemple une étude des plus classiques qui est celle qui a été faite sur la Méditerranée à une période très limitée, l'étude de la Méditerranée et de la région méditerranéenne sous le règne de Philippe II. Vous étudiez ces 2 volumes et vous voyez que l'historien qui a fait cette recherche s'est essentiellement basé sur la ville, sur son développement, la façon dont les maisons étaient bâties, à quelle distance l'une de l'autre... De ces différentes données on peut déduire une série d'éléments qui sont importants pour comprendre comment une société a vécu et encore plus pour comprendre comment elle va évoluer. Par exemple sur le Maroc qu'est-ce qu'on a fait sur 20 ans, combien de gens se sont occupés de ce problème là, l'ont étudié d'une manière inter-disciplinaire ? Dans la bibliographie du Maroc, on voit des études comme celle d'Adam sur Casablanca, celle de Letourneau sur Fès, celle de Caillé sur Rabat, celle de Deverduin sur Marrakech et évidemment celle de Mohammed Naciri de 63 sur Salé¹. Cette interdisciplinarité est indispensable je crois dans l'urbanisme et malheureusement beaucoup de nos urbanistes, vu le fait qu'ils n'ont pas le temps, vu le fait qu'ils sont sous une pression que je suis prêt à reconnaître ne disposent pas de suffisamment d'éléments pour entreprendre des études d'un point de vue prospectif. Et pour revenir également à un sous-thème qui est celui de notre conférence, il ne faut pas se leurrer : l'urbanisme est une des formes de pouvoir les plus importantes. on ne peut pas dire que lorsqu'on fait un schéma directeur on n'est qu'un technicien avec son crayon en train de décider que la ville va se développer ici ou là. Même au temps du colonialisme au Maroc, que ce soit celui de Prost qui était là depuis 1913, que ce soit celui d'Ecochard qui

(1) Salé : Etude de géographie urbaine - n° 3-4. Revue de Géographie du Maroc

arriva en 46, il y a eu d'importantes études faites, et un plan, un schéma directeur, requièrent une certaine approche. Dès qu'on a pris une décision dans le cadre d'un schéma directeur sur le plan urbanistique ou qu'on l'a fait sur le plan de l'aménagement du territoire, on a décidé du sort de beaucoup plus de gens qu'on ne le fait en votant une loi au Parlement. L'urbanisme est donc une forme de pouvoir. Planifier le développement urbain et l'aménagement rural est un acte politique avant d'être un acte technique. D'où la problématique de la participation et de la vision prospective qui peut aider dans l'arbitrage. Ceci me paraît très important. L'arbitrage entre les besoins des individus et ceux des sociétés qu'ils constituent et qui ne sont jamais identiques, le besoin d'un individu en ce qui concerne le genre de maison qu'il veut, le quartier où il veut habiter, est une chose, mais quand vous additionnez les besoins de toute une population, d'un quartier, d'une ville ou d'une région rurale, vous voyez que l'addition de ces besoins produit des besoins au niveau global total qui sont différents de ceux des éléments à partir desquels vous êtes parvenus à cette addition. Et là, dans le cadre de la prospective il y a des démarches, il y a des techniques qui permettent d'introduire certains de ces ajustements et de rapprocher le point de vue de l'individu et celui de la société. On le sent essentiellement au niveau d'une idée maintenant très courante en matière de développement économique, celle des besoins de base. C'est là que vous prendrez conscience que l'urbanisme est un acte politique. Il y a ce qu'on appelle les besoins de base ou les besoins essentiels, peu importe les normes, un tas d'études ont été faites par les Nations Unies à la veille de la conférence de Vancouver et certaines personnes estimaient que le besoin minimum était de 8 m² par personne pour un foyer moyen de 6, 2 têtes, d'autres arrivent maintenant à 10 ou 12 m², mais quel que soit le chiffre que vous retenez et qui peut varier selon la façon de vivre, selon que l'on est en ville ou en campagne..., la première des choses à faire dans l'urbanisme est de voir quel est le nombre de ces nécessités qui, elles, n'ont pas atteint ce minimum vital. Et dans votre schéma, au dessus de votre schéma directeur vous faites un schéma économique, parce qu'il y a des options, il y a des choix, il y a une masse globale d'argent disponible qui vous permet de faire ceci ou cela. Quand vous faites une chose, vous ne pouvez pas faire l'autre. Et dans ces schémas-là à quoi donnez-vous la priorité ? A la satisfaction de ces besoins de base essentiels, par exemple ceux des personnes qui n'ont pas en moyenne 10 m² d'habitation dans leur foyer ? ou bien la donnez-vous à d'autres ensembles qui eux sont également importants. Et vous voyez où la contradiction arrive. Vous pouvez vous trouver dans une situation où vous avez le choix entre : loger un nombre de

personnes dans des bidonvilles, avec tant de m², ou construire des écoles pour les enfants des personnes qui sont dans ces bidonvilles. Mais là on doit revenir à la base. Si les gens dans ce bidonville sont prêts à attendre 5 ans par exemple avant de voir changées leurs conditions de vie, mais accordent une plus grande priorité à l'éducation de leurs enfants, d'accord, mais il faut qu'ils soient associés à cette décision. Je pourrais prendre beaucoup d'autres exemples mais je ne veux pas prolonger cet aspect. Ce que je voulais c'est faire ressortir la nécessité de penser d'une manière interdisciplinaire, d'enlever le mythe selon lequel l'urbanisme ou l'architecture d'ailleurs, est un acte purement technique, il est éminemment politique et c'est encore plus grave si ceux qui le font ne s'en rendent même pas compte c'est doublement grave parce qu'il y a tout le sort de la population qui en dépend et on conditionne le développement et l'avenir d'un pays. Voyez par exemple la rapidité avec laquelle les villes se sont développées à travers le monde ! En 1850 il y avait 4 villes de plus d'un million d'habitants dans le monde, on est passé en 1900 à environ 19 villes de plus d'un million, en 1975 on en était à 180 ; on s'attend à ce qu'il y en ait 400 en l'an 2000. La rapidité de développement des événements est telle qu'il est impossible de vouloir ne raisonner qu'à court terme. Le message, dans la mesure où il y a un message, c'est qu'il est vraiment aujourd'hui impossible, d'une manière générale dans beaucoup d'activités mais beaucoup plus encore dans le domaine de l'urbanisme, de pouvoir penser à court terme. Et ce n'est plus une excuse de dire aujourd'hui que les villes se développent de toute façon, que les choses étant ce qu'elles sont, on ne peut rien faire. Si, on peut faire. L'homme a aujourd'hui les moyens techniques, les moyens scientifiques, les moyens juridiques pour agir et pour agir bien en avance, avant d'attendre que les vrais problèmes ne se créent d'une manière où ils deviennent insolubles.

Je voudrais maintenant terminer sur la question de la différence entre la planification et la prévision. En un mot les planificateurs agissent d'habitude en fonction de ce qu'ils croient être vrai. La planification a une mentalité d'ordinateur, de vrai technocrate qui dit : il y a telle enveloppe budgétaire, on est dans la situation x, il faut se baser sur tel et tel paramètre, et en fin de compte on doit arriver à tel endroit. Une fois qu'il a fait cela, il n'agit qu'en fonction du possible, de ce qu'il croit être possible. Celui qui est dans le domaine de la prospective, mais les deux peuvent se compléter si un pont est établi entre les deux, mais c'est le pont le plus difficile à établir, moi je suis de ceux qui ont déserté la planification, un renégat de la planification parce que je crois que rien n'a plus tué l'imagination de l'homme que la planification telle qu'elle est conçue

aujourd'hui. Elle a peut-être joué un rôle dans le développement des idées économiques au début du siècle mais aujourd'hui elle est complètement dépassée. Et ce que je viens de vous dire on l'entend aujourd'hui dans les pays de l'Est où la planification est née et où on parle maintenant de la "prognosis" c'est-à-dire de la prospective. Les gens qui font de la planification n'ont plus aucune vision de ce vers quoi on va et pourquoi on le fait ; dans la planification technocratique, la notion de finalité disparaît, il n'y a plus de notion de finalité. Et un niveau auquel cela touche l'urbanisme, c'est le niveau des valeurs socio-culturelles. Nos architectes en effet comme nos urbanistes aujourd'hui au Maroc (pas seulement au Maroc et là je parle en connaissance de cause comme rapporteur du prochain congrès mondial des architectes à Mexico l'année prochaine) sont déconnectés totalement avec ce qu'on appelle l'identité culturelle. Il n'y a pas de points de repères. C'est très beau de voir un film sur Fès ou Marrakech mais si c'est ça la conception qu'on a des valeurs socio-culturelles, si c'est ça le dynamisme qu'on veut donner à sa culture ! C'est-à-dire s'accrocher à quelque chose du passé en le poussant encore plus au lieu de l'utiliser pour sauter en avant, ce n'est pas ça la défense des valeurs, quelles qu'elles soient, culturelles ou autres. La vraie défense des valeurs socio-culturelles c'est l'approche dynamique. On est d'abord conscient de ses racines et ensuite on monte vers le ciel. Mais imaginez un arbre qui soit tellement conscient de ses racines qu'il passe tout son temps à s'enraciner, quand est-ce qu'on mangerait ses fruits ? Et ce n'est pas un problème propre au seul Maroc, c'est un problème que connaît l'ensemble des pays en voie de développement. Chez les urbanistes, comme chez les architectes et, comme d'ailleurs dans beaucoup d'autres professions il y a une acculturation, qui n'est de la faute de personne, c'est pas une critique, mais il faut d'abord la reconnaître. Et si une fois qu'on l'a reconnue on essaie de se projeter vers l'avenir, on essaie de laisser un génie créateur réapparaître, comme celui qui a produit Fès, comme celui qui a produit Marrakech, sur le plan urbanistique et d'autres réalisations, à ce comment-là il y a un départ. Mais pour le faire il faut d'abord s'éloigner de la mentalité technocratique et ne l'utiliser qu'au moment où on est en train de faire le travail technique (ne pas faire l'erreur inverse qui consisterait quand on est en train de faire un étude de béton, à construire une maison qui tombe 6 mois plus tard. Bien sûr, il faut être, sur ce plan-là, technique). Mais l'urbaniste dans un pays en voie de développement a, je crois, une mission qui est unique. Et cette mission est non seulement importante sur le plan social, mais de par sa formation et de par sa vocation l'urbaniste est, naturellement, un prospectiviste, quelqu'un qui voit loin, quelqu'un qui tient compte de beaucoup

de facteurs, et s'il tue en lui cette capacité-là il deviendra une machine et fera un travail qu'aujourd'hui je vous assure beaucoup de machines peuvent faire. Dans moins de 15 ans, c'est-à-dire en 85, et 87, vous aurez ce qu'on appelle l'application de l'intelligence artificielle, vous aurez des ordinateurs ne marchant pas qu'avec un programme, mais dont une partie du programme est intégrée dans le matériel, dans la construction, c'est-à-dire une mémoire naturelle d'un ordinateur qui a une intelligence artificielle et auquel vous pourrez donner tous les paramètres que vous voudrez, il vous règlera les problèmes et il pourra se substituer à l'homme. Mais là où il ne peut pas se substituer à l'homme, c'est justement ce petit peu de sel qui fait l'homme, qui est son sens d'imagination. Et si je vous parle ainsi c'est que je suis extrêmement reconnaissant à beaucoup d'architectes sur le plan international sans être un architecte moi-même, parce qu'ils m'ont beaucoup appris et m'ont donné une vision des choses que j'ai ensuite utilisée dans d'autres domaines. Il serait vraiment triste de voir un pays en voie de développement laisser la technocratie ou la notion de rentabilité bloquer des gens qui sont prédestinés à être des visionnaires, et ne pas les laisser apporter cette vision qui seule pourrait permettre de faire face à ces besoins vitaux que sont les besoins des populations qui cherchent encore des gens pour les comprendre sur ce plan-là.